

DE SIMONDE À SISMONDI :  
AUTOUR DE LA « NATURALISATION IDÉALE »  
DE J.C.L. SIMONDE DE SISMONDI

Parce qu'ils voulaient se démarquer de la peinture navrante de la péninsule, héritée d'une longue tradition de récits de voyages ultramontains, bon nombre d'écrivains français du début du XIX<sup>ème</sup> siècle revendiquèrent leur attachement à l'Italie. Les déclarations du soldat-philologue Paul-Louis Courier qui, reprenant l'adage « Ubi bene, ibi patria », se prétendait romain « parce que (son) bonheur est à Rome »<sup>1</sup>, faisaient écho aux aimables confessions d'Arrigo Beyle *milanese*. Il fallut cependant attendre *Corinne ou l'Italie* (1807) de Mme de Staël pour que l'identification symbolique à une italianité idéale se doublât de la réhabilitation de la péninsule et prît les accents d'une véritable profession de foi politique. « Je suis italienne, (...) et j'ai beaucoup souffert pour vivre en Italie », proclamait fièrement Germaine-Corinne au nom de la multitude silencieuse soumise au despotisme napoléonien<sup>2</sup> et à laquelle elle voulait rendre « (sa) réputation de sincérité et d'esprit »<sup>3</sup>. Mais à côté de ces prises de position en faveur de l'Italie, souvent signes de compassion, marques d'un attrait sensuel ou attributs de la création

---

1 Courier (P.L.), *Lettres écrites de France et d'Italie*, Bibliothèque Larousse, Paris, notices et annotations de Louis Coquelin, s.d., Lettre à Mme Dionigi, Milan le 22 mars 1809, cit. p.186.

2 Mme de Staël, *Corinne ou l'Italie*, Gallimard, Paris, préface et notes de S. Balayé, 1985, pp.73-74.

3 Idem. Cité par S. Balayé dans son introduction p.15.

littéraire - Mme de Staël ne se sentira-t-elle pas allemande à Weimar et russe à Saint-Petersbourg ? - il exista une autre forme d'attachement, une autre expression de ce sentiment d'appartenance allant jusqu'à une véritable « naturalisation », expression dont témoigna Jean-Charles-Léonard Simonde de Sismondi.

Ami de Mme de Staël dès 1802, membre du cercle de Coppet et digne représentant de ce cosmopolitisme littéraire né dans les rangs de l'émigration, l'historien et économiste genevois Simonde de Sismondi (1773-1842) allait devenir un des acteurs de la redécouverte et de la réhabilitation de l'Italie en cette première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Auteur dès 1807 d'une monumentale *Histoire des Républiques Italiennes du Moyen Age* où puiseront de nombreux médiévistes et admirateurs de la « vertu » des hommes de la Renaissance, artisan de la reconnaissance d'un espace linguistique et culturel dit « du Midi de l'Europe » et un des premiers à appliquer la méthode comparatiste avant Fauriel<sup>4</sup>, ardent défenseur de la cause italienne sur la scène européenne, interlocuteur privilégié, bien que parfois résolument critique, des hommes du Risorgimento, Sismondi a toujours proclamé, quoique genevois d'origine et citoyen français, son italianité. Il y aurait lieu de s'interroger sur les étapes et le sens de cette « naturalisation idéale », sur le rôle prépondérant que Sismondi joua en tant qu'Italien et italianiste .

De Simonde le Genevois à Sismondi l'Italien, nous proposons ici quelques pistes de réflexion autour de la démarche affective, symbolique et politique qui a marqué la formation intellectuelle de l'historien des Républiques Italiennes.

### Genève-Londres-Pescia

A l'origine, rien ne semblait appeler le jeune Jean-Charles-Léonard Simonde à connaître l'Italie. Homme « du Nord », issu d'une lignée de pasteurs, de professeurs et de juristes bien implantée dans la Genève calviniste de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, mais privé d'une solide formation culturelle par un père qui le destinait au négoce, le futur Sismondi fut un autodidacte. Son premier contact avec la péninsule se fit par le biais de

---

<sup>4</sup> *De la littérature du Midi de l'Europe*, cours professé à Genève en 1811-1812, publié chez Treuttel et Würtz, Paris, 1813.

cours particuliers de langue<sup>5</sup>. Approche résolument utilitaire, mais également apanage d'une certaine culture bourgeoise. Quant à la place accordée à la littérature dans la bibliothèque familiale, elle est réduite à sa plus simple expression : la bibliothèque des Simonde ne contenait que 22 titres italiens (soit 3% du total), pour la majeure partie des classiques (Dante, Pétrarque, l'Arioste, Le Tasse), mais peu de représentants de l'*Illuminismo* lombard (*Il vero dispotismo* de Gorani est le seul cité), pourtant largement diffusés dans cette « Helvetia mediatrix »<sup>6</sup>. Il semble en revanche que les oeuvres aient été lues par la famille en langue originale, à l'aide des divers manuels présents dans l'inventaire dressé par le jeune Simonde<sup>7</sup>.

Curieusement, c'est au contact de la culture anglaise que le véritable intérêt de ce dernier pour l'Italie allait naître. Chassé de Genève par l'instauration des organes politiques de la Convention, le futur historien profita de son séjour dans le Sussex (1793-1794) pour étudier la pensée constitutionnelle anglaise (Wooddeson et Blackstone) et l'école historique écossaise : *l'History of the reign of the Emperor Charles Vth* de Robertson fut une introduction à l'histoire italienne<sup>8</sup>. Et quand les excès de la terreur genevoise et une « visite domiciliaire » chez les Simonde imposèrent la nécessité d'un second exil, en Italie cette fois (octobre 1795), plus qu'un Genevois en Italie, le jeune homme allait être un Anglais en Toscane, lecteur assidu du précieux *Gentleman's guide through Italy* de Thomas Martyn<sup>9</sup>.

L'expérience italienne fut synonyme d'assimilation au sein de la petite communauté de Pescia (Val di Nievole) où, aux premières craintes

5 M. Simonde père avait placé le jeune Charles en apprentissage à Lyon. Dans sa lettre d'introduction il précise que le jeune homme est « fort avancé dans l'italien ». Il suivit également des cours particuliers de langue italienne, tout comme sa soeur cadette Sérine, dès 1792.

Sur ces points, nous renvoyons à la récente biographie de Sismondi, *Sismondi, une biographie*, de P. Waeber, éd. Slatkine, Genève, 1991, pp.85 et 109.

6 Selon l'expression de F. Venturi in *L'Italia fuori d'Italia, Storia d'Italia, Dal primo Settecento all'Unità*, Einaudi, 1982, p.1038. Concernant la bibliothèque de la famille Simonde, nous renvoyons aux travaux de F. Sofia, *Una biblioteca ginevrina del Settecento, I libri del giovane Sismondi*, éd. dell'Ateneo, Roma, 1983, pp. 67 et 87. De même Waeber (P.), op.cit., pp.51-52.

7 F. Sofia donne la date du printemps 1794 pour la rédaction de cet inventaire, en pleine tourmente révolutionnaire et aussi par crainte d'une réquisition des biens de la famille, op. cit., p.32.

8 Ainsi *A Systematical view of the laws of England*, Londres, 1792 de Wooddeson, les *Commentaries on the laws of England*, Londres, 1791 de Blackstone (n°16) et *l'History of the reign of the Emperor Charles V. with a view of the progress of society in Europe from the subversion of the Roman empire to the beginning of the sixteenth century*, 7e éd., Londres 1792 de Robertson (n°55).

9 dans l'édition londonnienne de 1787, N°257 de l'inventaire, in Sofia (F.), op.cit.

suscitées par le provincialisme et la bigoterie des autochtones, succédèrent une sympathie réciproque et une certaine forme de bonheur tranquille. Désireux de participer à la vie locale, le jeune Simonde s'était lancé dans une intense activité de *gentleman farmer* dans son domaine de Valchiusa (il avait préféré ce souvenir pétrarquesque au nom de « Paradiso », jugé trop catholique). Ses travaux d'agronomie, dont il tira son *Tableau de l'agriculture Toscane* (1801) l'avaient fait admettre au sein de l'Accademia dei Georgofili (1797). Quelques amitiés solides (notamment avec Giovanni Fabbroni, l'un des artisans des réformes léopoldines), une liaison tapageuse avec une certaine Mme Micheli, Laure dont il fut le Pétrarque, et une réputation d'honnête travailleur bien accepté par les « bons Pesciatins » avaient accompagné ce processus d'adoption. Un vaste programme de lecture - Machiavel et Guichardin comptèrent parmi les premières acquisitions, Muratori et Alfieri vinrent ensuite - marqua son effort d'appropriation de la langue et de la culture italiennes. Pescia devint peu à peu l'ancrage géographique et sentimental de ces exilés, havre de paix d'« avant la révolution » qui prendra l'aspect d'un véritable « paradigme toscan » dans les premiers écrits italiens du futur Sismondi<sup>10</sup>.

Ainsi, Il *Cannocchiale*, journal à la fois comique, philosophique et moral, à la manière du *Spectator* d'Addison et Steele (1711-1712), dans lequel le jeune homme brosse des portraits à clefs des notables locaux. L'entreprise, à l'origine destinée à tromper l'ennui et l'isolement culturel qu'il éprouvait, lui permit de renouveler l'approche pragmatique des faits économiques qui avait caractérisé son séjour anglais et de proposer une peinture de la classe paysanne teintée de paternalisme. Mais les événements politiques qui secouèrent la péninsule mirent fin, du moins temporairement, à ces velléités littéraires.

L'entrée des troupes de Bonaparte en Toscane (décembre 1798), bientôt supplantées par celles de l'Autrichien Ott en juillet de l'année suivante, offrit au jeune Sismondi l'opportunité de ses premières prises de position idéologiques : plusieurs arrestations aux côtés de Celestino Chiti et un ordre d'expulsion en bonne et due forme marquèrent la fin de son séjour toscan. L'hagiographie risorgimentale, par la voix de Giuseppe

---

<sup>10</sup> Sismondi reprendra souvent l'image du paysan toscan, heureux et vertueux, notamment quand il se prononça sur le problème irlandais en 1834 : l'alternative était alors, face au pays le plus pauvre d'Europe « gouverné par la nation la plus riche et la plus industrielle », entre être malheureux comme un Irlandais, ou heureux comme un Toscan. Sur ce point voir les *Opuscoli politici* de Sismondi, a cura di U. Marcelli, Zuffi ed., Bologna, 1954, pp.303.

Giusti, lui sut gré de ce léger tribut payé à la liberté italienne : le premier acte de citoyenneté de Sismondi l'Italien, acte fondateur de sa quête identitaire d'homme et d'écrivain<sup>11</sup>.

### De Simonde à Sismondi : les secrets d'un nom

La production érudite et politique du jeune Sismondi en ces années 1797-1800 marqua une autre étape dans l'affirmation de son italianité. Rendue plus pressante par les excès de la Terreur genevoise et par son expérience directe des bouleversements politiques de la péninsule, sa réflexion s'orienta vers la question de la liberté. Dans ses patientes *Recherches sur les Constitutions des peuples libres* (qui firent l'objet de plusieurs versions), il refusa de voir dans la France révolutionnaire l'origine d'une liberté universelle et entreprit de la retrouver dans les constitutions européennes et américaine. Ainsi, à la suite de Smith, se pencha-t-il sur le cas des communes médiévales italiennes, ces « nations toutes libres et républicaines ». Sismondi ne cachait d'ailleurs pas sa sympathie tout anglophile pour les régimes parlementaires, dans lesquels la noblesse a une nette prépondérance, formés d'« hommes vigoureux, pleins d'énergie et de valeur »<sup>12</sup>. La peinture élogieuse de cette « pépinière de nations » offrait de nombreuses analogies avec le modèle helvétique dont Jean de Müller se fera le chantre<sup>13</sup>. L'imaginaire médiéval du jeune constitutionnaliste, nourri de la lecture de Machiavel et des anciennes chroniques toscanes, laissait apparaître, au-delà de l'engouement juvénile pour l'héroïsme républicain, une sorte de *translatio* idéale entre la Suisse et l'Italie. Témoignage de dévouement pour sa terre d'accueil, les travaux du futur Sismondi se doublèrent d'une action de recherche-recréation de sa propre identité, à mi-chemin entre fiction et réalité.

L'enthousiasme du jeune Simonde pour l'histoire médiévale l'avait peu à peu convaincu qu'il était l'héritier des nobles républicains, voire le

11 Sur les premiers temps de l'installation des Simonde à Pescia et les événements de Toscane vécus par Sismondi, voir Waeber (P.), op.cit. pp.194-240 et 285-318. Giuseppe Giusti était le neveu de Celestino Chiti et salua la mémoire de l'historien des Républiques Italiennes dans ses *Cenni intorno alla vita di Celestino Chiti*, in *Tutti gli scritti editi ed inediti di Giuseppe Giusti*, a cura di Fernando Martini, G. Barbera ed. Firenze, 1924, p.608.

12 Sismondi (J.C.L. Simonde de), *Histoire des Républiques Italiennes du Moyen-Age*, 1ère édition Treuttel et Würtz, Paris, 1807, t 1, p.13 et *Recherches sur les constitutions des peuples libres*, a cura di M. Minerbi, Droz, Genève, 1965, p.204.

13 Sur ce point voir Stelling-Michaud (S.), *Sismondi et les historiens suisses*, in *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, 1971, p.284.

continueur de leur oeuvre politique. Il semble cependant que le passage de Simonde à Sismondi corresponde, à l'origine, à une simple modification graphique dont ses proches usèrent avant lui. Le patronyme ainsi italianisé pour plus de commodité se retrouvait dans les lettres de Mme Simonde mère, ainsi que dans le contrat de mariage de la soeur de l'historien<sup>14</sup>. Plus significatives sont les recherches généalogiques de ce dernier. Dès 1796, en rassemblant des renseignements pris chez Muratori et dans d'autres chroniques faisant état de Sismondi, Sismondo ou Sigismondi, il avait établi un arbre généalogique de la Casa Sismondi, noble famille gibeline de Pise, qui s'arrêta néanmoins au XIII<sup>e</sup> siècle. Il n'éprouvait pas alors le besoin de poursuivre sa recherche, la pseudo-authenticité de ses racines pisanes se suffisait de la mémoire politique des vers de l'*Enfer* (Chant XXXIII v. 32), dans lesquels Dante citait « Gualandi, con Sismondi e con Lanfranchi », ennemis du comte Ugolino.

Toujours prêt à rappeler cette illustre parenté, Sismondi devait donner la traduction quasi intégrale du passage dans son cours de littérature, *De la littérature du Midi de l'Europe* (1813)<sup>15</sup>.

Un tel rapprochement entre le nom de Simonde et la famille pisane Sismondi pouvait sembler bien arbitraire et le prétendu atavisme italien prêter à sourire. Dans une lettre de 1813 à son ancien professeur et ami Pictet, Sismondi apporte certaines précisions sur ses origines italiennes. Ainsi, son grand-père

« François né à Genève le 12 août 1703 de Gabrielle de Montion était fils d'Aymar et petit-fils de François Sismondi de Simond, sieur de Ternon dans le Bas Dauphiné. Celui-ci était arrière petit-fils de M. Sismondi d'Oleastro commandant de quelques lances brisées, sorti de Pise en 1509 ; qui après avoir servi longtemps le parti Français dans les guerres d'Italie s'établit en Dauphiné sous François 1<sup>er</sup>. Tous les Italiens qui s'établissaient en France donnant à leur nom une terminaison française, pour s'accomoder à la prononciation, les Sismondi se firent appeler Simond (...). Ils conservèrent

14 Ce contrat de mariage, conservé à la biblioteca comunale de Pescia, fait mention de Anton Cosimo Forti et de Sara Giustina Eugenia Simonde Sismondi (1797), in King (N.), *Sismondi, Mme de Staël et Delphine : les débuts d'une intimité*, in *Cahiers Staëliens*, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>me semestres 1979, p.35, note 3.

15 L'autographe de l'arbre généalogique des premiers Sismondi de Pise (vraisemblablement établi entre 1796 et 1800) est conservé à Pescia. P. Waeber en donne une reproduction dans sa biographie déjà citée, encart XI. La traduction d'une partie du chant XXXIII de l'*Enfer* se trouve dans le premier volume *De la Littérature du Midi de l'Europe*, op.cit., pp.383-385.

les armes de la famille pisane, gueules, trois fasces d'argent, parti de la branche d'Oleastro, six olives d'argent croisetées en champ de gueules »<sup>16</sup>.

La révocation de l'Édit de Nantes aurait alors provoqué la seconde expatriation des Simond, qui avaient adopté la religion réformée, du Dauphiné en Suisse<sup>17</sup>.

Et comme si ces témoignages ne suffisaient pas à asseoir sa nouvelle identité, l'historien des Républiques italiennes s'empressa de rappeler les hauts faits de ses ancêtres, l'« une des sept grandes familles de Pise »<sup>18</sup>. Le courage dont fit preuve Chinzica de Sismondi lors de la prise de Pise par le corsaire maure Muset, roi de Sardaigne (en 1005, et heureusement avortée), est relaté avec force détails ; de même, le partage de la Sardaigne entre les grandes familles pisanes (1050) et la donation aux Sismondi vainqueurs du fief d'Oleastro bénéficie d'une mention spéciale au sein de l'*Histoire des Républiques*<sup>19</sup>. Une sorte de « patriotisme rétrospectif » avait présidé aux recherches généalogiques de l'historien et à l'adoption quelque peu exagérée d'une illustre parenté, mais il demeure impossible, aujourd'hui encore, de statuer sur l'authenticité de ses dires : rien ne s'y oppose réellement, les dates peuvent correspondre, mais... . Du reste, Sismondi lui-même reconnaissait certaines zones d'ombre dans sa prétendue ascendance italienne.

Dans sa lettre du 5 février 1826 à M. de Moyrier, il confiait :

« Je lui montre donc l'identité d'armes et de nom, l'époque du refuge des Sismondi en France, avec l'armée de Federico Bozzolo, dans un temps où ils étaient trop ruinés pour qu'on fit attention à eux ; mais je lui déclare en même temps que je n'ai point d'actes ou de titres, que je ne suis point en état de fournir des preuves, que je suis bien sûr que l'essai nous attirerait quelques modifications. Je rapporte enfin que Calvacato et quelques gentilhommes pisans me proposèrent de demander à être reconnu par la noblesse de Pise, m'assurant qu'elle s'en ferait un honneur, et comment je refusai, parce que, ou j'étais un bon Sismondi, ou il était impossible à tout homme que je le devienne »<sup>20</sup>.

16 Lettre citée par Pappé (H.O.), in *Some notes on Sismondi's Tableau de l'agriculture toscane*, p.231, in *Genève et l'Italie*, études présentées par L. Monnier, Droz, Genève, 1969.

17 Cf. De Salis (J.R.), Sismondi (1773-1842), *La vie et l'oeuvre d'un cosmopolite philosophe*, Slatkine, Bibliothèque de la revue de littérature comparée, Paris, 1932, p.7.

18 Sismondi, *Histoire des Républiques Italiennes*, T 1, p.345.

19 Idem., pp.344-345 et 350.

20 Citée par De Salis, op.cit., p.9.

Vanité nobiliaire, amour des blasons et des noms historiques, mystification mondaine que l'usage eut tôt fait de consacrer, le choix du nom Simonde de Sismondi était tout cela, et bien plus encore. Pour cet être sensible et gauche, aux velléités littéraires souvent contrariées malgré un travail et un acharnement sans pareils, le retour à Genève en 1800 avait une saveur bien amère. Tenu à l'écart des salons mondains où il faisait figure d'étranger et où l'on appréciait peu son libéralisme « républicain »<sup>21</sup>, Sismondi choisit de revendiquer son attachement à sa nouvelle patrie, son origine illustre et l'orientation originale de sa pensée. Plus qu'une carte de visite qui lui ouvrit les portes de Coppet, il s'agissait d'une preuve d'engagement intellectuel et humain.

Mais ce choix dissimulait peut-être autre chose. En privilégiant la glorieuse ascendance pisane et en la faisant sienne, Sismondi effaça volontairement d'autres origines italiennes, bien réelles cette fois. Sa grand-mère paternelle, Madeleine Sartoris, était d'origine piémontaise. Jean-René de Salis et Paul Waeber, biographes de l'historien, ont établi la généalogie des Sartoris : l'on retrouve dans cette lignée fort honorable un secrétaire et conseiller du duc Charles III de Savoie, mort « dans les prisons de l'Inquisition, où il avait été mis pour la religion »<sup>22</sup>. Il est également fait mention d'un pasteur, reçu bourgeois gratis en 1610, d'un professeur de grec, deux fois recteur de l'Académie, d'un Conseiller d'État et syndic de 1713 à 1725, qui devait épouser la petite-fille du professeur de philosophie Puerari<sup>23</sup>. Rien que de très respectable, mais Sismondi préféra magnifier le nom de son père et le « côté Simonde ». Il serait aisé d'y percevoir l'aveu d'une certaine affinité avec cet être léger et jouisseur, joueur infatigable et philosophe à ses heures, à l'opposé de l'austère figure maternelle, à laquelle Sismondi témoignait un attachement quasi exclusif. Au delà de l'ambivalence de caractère se dessinent la reconnaissance et l'acceptation, par le moraliste Sismondi, de cette forme de jouissance et de bonheur facile qu'offre l'Italie<sup>24</sup>.

Les contours de l'Italie sismondienne se font jour peu à peu : terre d'accueil d'un émigré « du Nord » en quête d'identité, objet de fascination qu'il magnifiera en adoptant un illustre patronyme, mais aussi

21 Sur ce point nous renvoyons à l'article de N. King, op.cit., p.41.

22 P. Waeber (op.cit.) offre un tableau très complet des ancêtres de l'historien, et notamment de la branche Sartoris, pp.34-35.

23 Idem.

24 Sur ce point nous renvoyons à l'analyse de G. Dupuigrenet-Desrous-silles, *Sismondi et le goût du bonheur, esquisse de psycho-analyse*, in *Actes du colloque de Paris 7-8 mai 1973, pour le bicentenaire de la naissance de Sismondi*, par la société des amis de Sismondi, cahiers ISMEA, tX Paris, juin 1976, pp.1313-1325.

reflet de ses aspirations profondes. L'Italie avait marqué l'affirmation personnelle et l'orientation intellectuelle de l'écrivain Sismondi : elle allait devenir synonyme du combat politique d'un Italien et d'un italianiste.

### Ce qu'être Italien veut dire...

« Cosmopolite malgré lui » (Mallet du Pan) né dans les rangs de l'Émigration, l'auteur des *Républiques Italiennes du Moyen Age* hérita de sa double ascendance si fièrement revendiquée une compréhension originale de la situation italienne. Loin de partager la fascination toute littéraire de certains voyageurs pour cette « terre des morts », l'historien se montra toujours attentif aux conditions politiques, économiques et sociales du pays, animé d'une profonde pitié et d'une réelle volonté d'action, soucieux enfin d'y voir renaître liberté, prospérité et bonheur. Possédant, selon Constant, des « principes très justes et (des) intentions très pures »<sup>25</sup> du protestantisme genevois, il fit sienne la maxime de Bacon, reprise par les utilitaristes dont il fut proche : « le plus grand bien pour le plus grand nombre »<sup>26</sup>. De retour en Toscane pendant les premières années de l'Empire, animé d'une sorte de « philanthropie active » (selon le mot d'Umberto Marcelli)<sup>27</sup>, il se fit le chroniqueur attristé de la misère de la péninsule, dénonçant l'apathie politique et la domination de cette « infâme religion catholique »<sup>28</sup>, véritable facteur d'immobilisme. Sa lorgnette provinciale lui renvoyait l'image navrante d'une contrée « où tout désir est éteint, où tout est mort. (...) Il y a quelque chose d'effrayant à voir le monde continuer ainsi à exister après que la pensée s'en est retirée, confiait-il en 1807 à son ami C. Pictet de Rochemont : cela ressemble à un cadavre auquel le galvanisme rend des mouvements »<sup>29</sup>.

Et pourtant. Il connaissait et aimait trop l'Italie, nouveau berceau de sa famille, ancrage géographique et sentimental où il reviendra toute sa

25 Mot de Constant, cité par C. Pellegrini in *Il Sismondi e la letteratura dell'Europa meridionale*, L.S. Olschki Ed., Genève, 1926, p.166.

26 E. Dumont, traducteur de Bentham était en effet un ami très proche de Sismondi.

27 Op.cit., p.9.

28 Sur le sentiment religieux chez Sismondi, protestant et franc-maçon, voir Bowman (F.), *Sismondi et la religion*, in *Sismondi européen, Actes du colloque international de Genève*, (14-15 septembre 1973), Slatkine Champion, Genève, 1976, pp. 131-152.

29 Lettre à C. Pictet de Rochemont, in Pellegrini (C.), *Epistolario del Sismondi*, La Nuova Italia, Firenze, 1933, t 1, p.174-176.

vie, pour rester indifférent à ses destinées. Les années sombres de la domination française avait conduit ce libéral, attaché, à l'instar de Mme de Staël, à l'expression pleine et entière des identités nationales, à mener une sorte de résistance politique.

Profondément affecté par le sort de sa « malheureuse Italie »<sup>30</sup>, il se fit fort de participer à la réhabilitation de ce pays aux yeux des lettrés français : son italianité fut avant tout synonyme de reconnaissance et de médiation.

Ainsi, au sein des « États généraux de l'Europe libérale » réunis à Coppet, Sismondi fut l'« Italien hors d'Italie » et l'italianiste, s'inscrivant, aux côtés d'A.W. Schlegel, au cœur de la géographie symbolique de la très cosmopolite Germaine Necker, baronne de Staël-Holstein. Cette dernière, dont il fut le confident et le compagnon d'errance, l'avait guidé et conforté dans son étude du Moyen Age italien et il devait, lors de leur périple ultramontain (hiver 1804-1805), jouer un rôle prépondérant dans la préparation de *Corinne* (1807). G. Gennari et S. Balayé ont fait la lumière sur les péripéties de ce voyage et l'influence de Sismondi sur son amie, qui, de l'Italie, « n'aimait que la mer et Monti »<sup>31</sup>. En se démarquant du pédantisme de Schlegel et des considérations archéologiques qui ennuyaient profondément l'illustre voyageuse, il tenta de corriger les préjugés de cette dernière et l'entretint longuement de ses recherches sur l'Italie médiévale. La description du Palais des Doges par Corinne qui exaltait « cette grandeur aristocratique, fruit de la liberté »<sup>32</sup>

30 Cette expression fut employée très souvent par Sismondi. Ainsi, dans sa lettre à Jane Davy, la « Corinne d'Ecosse », janvier 1815 : « Pauvre, malheureuse Italie ! Quelle pitié elle inspire, et quelle irritation contre ceux qui contribuèrent à la replonger dans la barbarie ». in *Epistolario*, op.cit., t III, p.76-77.

31 Formule employée par la jeune Albertine de Staël ; elle plut tellement à sa mère que celle-ci la reprit dans sa correspondance, par exemple avec Monti (lettre du 18 janvier 1805), cit.in Solofieff (G.), *Mme de Staël, ses amis, ses correspondants (1778-1817) Choix de lettres*, Klincksieck, Paris, 1970, p. 296. Sur le voyage de Mme de Staël en Italie, voir Gennari (G.), *Le premier voyage de Mme de Staël en Italie et la genèse de Corinne*, Thèse Boivin, Paris, 1947, 259p. et Balayé (S.), *Les carnets de voyage de Mme de Staël, Contribution à la genèse de ses oeuvres*, Collection Études de philologie et d'histoire n°19, Droz, Genève, 1971, 542p.

32 Mme de Staël, *Corinne ou l'Italie*, op.cit., p. 427.

Dans sa lettre à C.V. de Bonstetten datée du 15 février 1805, Sismondi déplorait : « (Mme de Staël) est beaucoup plus française et beaucoup plus femme que partout ailleurs, en ces deux qualités elle juge avec trop de sévérité et les usages des peuples et les inconvénients des routes, aussi ne s'est-elle point familiarisée avec l'Italie... ». Et il concluait : « elle reviendra à ce qu'il me semble avec des préventions plus fortes contre l'Italie qu'elle n'en avait lorsqu'elle est partie ». (in de Salis, op.cit. p.136-137). Il semble en outre que des impératifs éditoriaux aient pesé sur le revirement d'opinion de Mme de Staël concernant l'Italie : l'éditeur Nicolle, ayant publié l'année précédente les récits de voyages du très sévère Creuzé de Lesser, souhaita offrir au public français

est un exemple de l'influence sismondienne. L'aide précieuse que l'historien offrit lors de la publication du roman renforça également son rôle d'italianiste dans le cercle staëlien.

En 1803 déjà, Sismondi s'était chargé de présenter *Delphine* aux Italiens<sup>33</sup>. Quatre ans plus tard, il donna dans les colonnes du *Publiciste* un article fort élogieux sur *Corinne*, dans lequel il se présente comme « un Italien (qui souhaite) parler de ses propres sentiments, (...) exprimer une émotion, une reconnaissance que toute la nation italienne partagera bientôt avec lui »<sup>34</sup>. Il entreprit ensuite de faire connaître le roman en Italie, avec l'appui de Monti et d'Isabella Teotochi Albrizzi<sup>35</sup>. Un article paraîtra dans la *Gazzetta di Genova* (4 juillet 1807), mais tronqué, déformé et attiédi<sup>36</sup>. Sa démarche ne s'arrêta cependant pas là : il supervisa la traduction du roman (chez Piatti, à Florence, en 1808), veillant à un respect et à une fidélité de la pensée de son amie<sup>37</sup>. L'approche utilitaire de la langue, qui avait marqué ses premières années en Italie, se transformait en une conception plus littéraire, mais aussi plus politique : *Corinne* n'était-elle pas une profession de foi et une marque de confiance en l'avenir du pays, jetées à la face du pouvoir napoléonien qui prétendait y présider ?

Contemporaine de *Corinne*, la monumentale *Histoire des Républiques Italiennes* devait, à sa manière, témoigner de l'engagement civique et politique de Sismondi en faveur de l'Italie. Sans avoir la fibre polémique ni le tempérament de Constant ou de Mme de Staël, il était néanmoins de ceux qui « écrivent de rage quand ils ne peuvent plus agir »<sup>38</sup> et il voyait une parenté entre l'historien et l'homme d'action<sup>39</sup> : son oeuvre

---

un ouvrage favorable à la péninsule. Sur ce point, de Diesbach, (G.), *Mme de Staël*, Presses Pocket Histoire, Paris, 1984, p.414.

33 Il constata cependant que les Italiens venaient à peine de découvrir *la Nouvelle Héloïse*, et qu'ils considéraient « peccato mortale guastarsi il capo con tanta malinconia », in *Epistolario*, op. cit., t 1, p.30-31, lettre du 25 septembre 1803 à Mme de Staël.

34 Il s'agit d'un article présenté dans son intégralité par S. Balayé dans *Mme de Staël et Sismondi ou un dialogue critique*, *Cahiers Staëliens*, avril 1969, pp.41-43.

35 Idem., p.41, note 19.

36 Idem., p.44-45

37 Comme en témoignent ses nombreuses lettres à Mme de Staël et à l'éditeur Piatti, in *Epistolario*, op. cit., t 1, p.205, lettre à ce dernier, Pescia, le 27 novembre 1807 : « ... il traduttore ha sicuramente una maniera elegante di scrivere e possiede bene le due lingue, ma per così dire, nell'espressione delle mezze tinte, abbisogna forse una maggior cognizione della lingua della conversazione in Francia, e per questo spero che la revisione non gli sarà inutile... ».

38 Dans sa lettre à Elisa von Recke, Genève 10 avril 1807, in *Epistolario*, op. cit., t 1, p.141.

39 À la suite de Mme de Staël qui écrivait dans *De l'Allemagne* : « C'est presque un homme d'État qu'un grand historien ; car il est difficile de bien juger les événements politiques, sans être, jusqu'à

historique, dont « quatorze volumes ont été publiés sous le règne de Napoléon, presque tous dans le but de combattre son système »<sup>40</sup> s'inscrivait bien dans la ligne des oeuvres de résistance intellectuelle dont nous avons parlé. Il entendit alors « se rendre étranger à (son) siècle (...), pour notre sûreté, pour notre bonheur, et report(er) toutes (ses) études vers un siècle qui possédait plus de vertus et plus d'énergie que le nôtre... »<sup>41</sup>.

La vaste entreprise des *Républiques Italiennes* représentait alors, non seulement un éloge de la liberté médiévale et une peinture fascinante des vertus des ancêtres de la patrie, mais aussi une forme d'engagement et de don de soi. Sismondi l'Italien déclarait ainsi :

« Je n'ai pas ménagé ma peine pour connaître la vérité. J'ai vécu en Toscane, patrie de mes ancêtres, presque autant qu'à Genève ou en France ; j'ai parcouru neuf fois l'Italie dans diverses directions, et j'ai visité presque tous les lieux qui furent le théâtre de quelque grand événement. J'ai travaillé dans presque toutes les grandes bibliothèques, j'ai visité les archives de plusieurs villes et de plusieurs couvents. » Et il poursuivait : « J'ai voulu ensuite mettre mon lecteur à portée de juger sans cesse et mon travail, et le degré de croyance que méritaient les faits que je lui rapportais ; aussi j'ai soigneusement cité mes autorités en bas des pages (...) ». Et de conclure : « Dans un travail de huit heures au moins par jour pendant vingt ans, j'ai dû lire et penser en italien ou en latin, et occasionnellement en allemand, espagnol, grec, anglais, portugais et provençal »<sup>42</sup>.

Vingt années. Vingt années pour déterminer les origines de la liberté italienne, pour comprendre les causes et les mécanismes de sa disparition et la décadence nationale qui s'en suivit. Sa lecture libérale de l'histoire italienne l'avait conduit à arrêter au sacre de Charles V (1530) la fin de l'indépendance et de la prospérité du pays : « depuis que cette flamme sacrée se fut éteinte, le sort de cette contrée, tour à tour la proie de ses voisins ambitieux et perfides, n'excite plus qu'une pénible pitié »<sup>43</sup>. Il

---

un certain point, capable de les diriger soi-même ». In Balayé (S.), *Mme de Staël et Sismondi, ou un dialogue critique*, op. cit., p.35.

40 Dans la lettre de Sismondi à la comtesse d'Albany, datée du 17 mars 1814, citée in Stelling-Michaud (S.), *Sismondi face aux réalités politiques de son temps*, in *Sismondi européen*, op. cit., t 1, p.157.

41 Lettre de Sismondi à Mme de Staël du 20 mars 1804, in *Epistolario*, op. cit., t 1, p.42.

42 Sismondi expliquait ainsi son patient travail de recherche dans l'Introduction de *l'Histoire des Républiques Italiennes* citée par Constant dans son éloge de l'ouvrage in *La Minerve*, article recueilli par Harpaz (E.), *l'Ecole libérale sous la Restauration Le Mercure et la Minerve (1817-1820)*, Droz, Genève, 1968, p.515-516.

43 Sismondi, *Histoire des Républiques Italiennes* (HRI), op. cit., t 1, p.11.

poursuivait ainsi : « le peuple qui avait si longtemps occupé l'histoire par ses hauts faits, avait cessé d'exister comme nation »<sup>44</sup>. Dans son ultime chapitre qui plut tant à Stendhal, Sismondi analysa les causes de la déchéance du caractère national, dénonçant la domination espagnole et l'influence du sigisbéisme, le système pénal et la pratique de l'assassinat, pour lequel il existerait une véritable sympathie nationale<sup>45</sup>, l'éducation et enfin l'« asservissement des consciences » par l'Eglise catholique<sup>46</sup>.

Mais l'*Histoire des Républiques Italiennes* présentait également une immense leçon de civisme et d'espoir. L'histoire, affirmait Sismondi, « n'a de valeur que par les leçons qu'elle nous donne sur les moyens de rendre les hommes heureux et vertueux »<sup>47</sup>.

A l'instar de ce qu'il fera en littérature, l'historien encourageait les Italiens à se plonger dans leur passé national, si longtemps délaissé, à retrouver leur identité et leur génie propres, à imiter la grandeur et le courage de leurs ancêtres. D'une seule et même voix, il rejoignait la pensée de *Corinne*, qui avait fait siens les vers du *Misogallo* : « Les Italiens sont (certes) plus remarquables par ce qu'ils ont été et par ce qu'ils pourraient être que par ce qu'ils sont »<sup>48</sup>. Il l'accompagnait d'un véritable élan d'espoir, confiant dans un processus historique où la Providence avait droit de cité<sup>49</sup>. Sa conclusion des *Républiques Italiennes*, qui inspira Léopardi, devait marquer des générations entières d'Italiens :

44 Idem., t XV, p.423.

45 Dans sa lettre du 18 avril 1818, Ludovic de Brême émit cependant quelques réserves sur l'analyse de Sismondi : « l'auteur est un peu trop fort dans ce qu'il dit au sujet des lois pénales italiennes ; de la sympathie nationale pour l'assassinat ; de l'étendue de la superstition et de son alliance avec le crime ; il n'a pas assez distingué les différentes régions de l'Italie et les différentes époques ». De Brême soulignait enfin l'exception de la Lombardie en matière de législation criminelle. In Ludovico di Breme, *Lettere*, a cura di Piero Caporesi, Einaudi, Torino, 1966, p. 509.

46 Et plus particulièrement par le système de la confession, cf Sismondi, HRI, t XVI, p.410. Sur Stendhal lecteur des *Républiques Italiennes*, voir Del Litto (V.), *La vie intellectuelle de Stendhal, Genèse et évolution de ses idées*, Puf, Paris, 1958, p. 634-5.

47 Ce souci se retrouve dans l'introduction aux *Républiques Italiennes* publiée dans *La Minerve*, op. cit., p.514.

48 Mme de Staël, *Corinne ou l'Italie*, op. cit., p.47. La promesse d'une renaissance de la grandeur italienne et du réveil des potentialités de ce peuple, véritable expression de la confiance des lettrés français, faisait écho aux vers du sonnet XVIII du *Misogallo* ; ainsi : « Les peuples du Midi passent souvent de la plus grande agitation au plus profond repos (...) ce sont en tout des hommes qu'il faut se garder de juger au premier coup d'oeil (...) s'ils sont indolents, c'est peut-être qu'ils se reposent d'avoir agi, ou se préparent pour agir encore... », idem. p.151. On se reportera également à la fameuse lettre de Corinne à Oswald, *ibid.*, pp.159-165.

49 Sismondi écrivait dans son premier tome des *Républiques Italiennes* : « ... dans le plan général de la Providence, dont il ne nous appartient pas de saisir les détails, le bien naît souvent du mal, et les calamités peuvent être les avant-coureurs d'une réforme universelle. Ne désespérons donc

« Sans doute (...) les Italiens sont aujourd'hui un peuple malheureux et dégradé ; mais qu'on les remette dans des circonstances ordinaires, qu'on leur laisse courir les chances que courent les autres nations, alors on verra qu'ils n'ont pas perdu le germe des grandes choses, et qu'ils sont dignes de se mesurer encore dans cette carrière qu'ils ont parcourue deux fois avec tant de gloire »<sup>50</sup>.

Oeuvre considérable en hommage à la mémoire nationale de sa patrie d'élection, l'*Histoire des Républiques Italiennes* fut le plus bel acte de patriotisme que pouvait offrir un citoyen de Genève ; l'action de ce dernier sur la scène internationale en fut un autre exemple. La chute de l'Empereur et la Restauration marquèrent un tournant dans l'action de Sismondi en faveur de l'Italie. Plus que jamais opposé au « système rétrograde » pro-autrichien qui s'était imposé en Italie<sup>51</sup>, il s'était penché sur le délicat problème d'une « Réforme d'Italie », vieux rêve de ceux qui s'étaient demandé quelques décennies plus tôt : « Que ferons-nous de l'Italie ? »<sup>52</sup>.

Il avait ainsi fini par reconnaître les aspects positifs, quoique paradoxaux, de l'occupation française ; partageant avec l'Empereur, rencontré en 1815<sup>53</sup>, la nécessité de « faire des Italiens un peuple », il s'était prononcé en faveur d'une réforme sociale, et surtout scolaire, afin de développer l'esprit patriotique et d'aguerrir les plus jeunes, condamnés à « faire *l'altarino* »<sup>54</sup> jusqu'au séminaire. Sa correspondance avec son ancien professeur M. A. Pictet, avec son neveu F. Forti, chez qui il

jamais des principes et des vertus qui forment le noble héritage de l'espèce humaine... », op. cit., t 1, p.422.

50 Sismondi, *HRI*, t XVI, p.460 : idée que l'on retrouve chez Léopardi, in *Paralipomènes à la Batrachomyomachie* : « Si l'Italie retrouvait pour un peu la liberté, elle redeviendrait reine une troisième fois » (1, 29, 7-8) cit. in. *Léopardi et les moeurs des Italiens*, de M. A. Rigoni, introduction à l'édition française du *Discours sur l'état actuel des moeurs des Italiens* de Léopardi, traduction de M. Orcel, éd Allia, Paris, 1993, p.86.

51 Dans son article *Les efforts et les progrès des peuples dans les vingt-cinq dernières années* (1825, *Revue encyclopédique*, aujourd'hui dans l'édition des *Opuscoli politici*, a cura di U. Marcelli), Sismondi oppose deux systèmes : le système progressiste des nations libres et le système rétrograde, dominé par l'Autriche. op. cit., pp.39-65.

52 « *Que ferons-nous de l'Italie* ? » se demandait un pamphlet du 21 mars 1797, faisant écho au sujet du concours milanais de 1796 sur « Quel gouvernement conviendrait le mieux à l'Italie ». Cette interrogation résumait de façon bien ironique l'attitude des Français en Italie durant le Triennio Giacobino.

53 Sur ce point, voir Pellegrini (C.), *Il Sismondi e Napoleone*, in *Ginevra e l'Italia*, raccolta di studi a cura di D. Cantimori, L. Firpo, G. Spini della Facoltà valdese di teologia di Roma, Firenze, 1959, pp. 655-668.

54 Sismondi donne une description bien ironique de l'éducation des petits Italiens confiée aux Jésuites dans sa lettre à M.A. Pictet du 6 novembre 1808, cit. in. *Epistolario*, op. cit., t 1, p.252-253.

voulait développer le goût des sciences sociales, discipline de progrès, avec le père Lambruschini ou le socinien américain W. E. Channing atteste son désir d'une évolution de l'Italie vers le progrès et d'une insertion rapide dans la sphère politique européenne, en tant que nation indépendante.

L'Italie trouva en lui un éminent porte-parole et un intermédiaire de choix entre les libéraux européens, utilisant les moyens classiques d'action, tels que les opuscules publiés dans les revues modérées, la *Revue encyclopédique* ou la *Bibliothèque universelle*<sup>55</sup>. Il contribua par exemple à faire condamner par le Parlement de Londres l'intervention des troupes autrichiennes à Naples, dans un opuscule intitulé *De la Maison d'Autriche en Italie*<sup>56</sup>. Plus significative fut son intervention auprès de Louis-Philippe, à la suite des insurrections de Modène, Parme et Bologne en 1831. Rejoignant les vues d'un autre Genevois ami de l'Italie, Charles Didier, Sismondi voulut faire de la France libérale de 1830 un allié et un guide pour l'Italie. Ce vœu pieux, exprimé dans *l'Avenir*<sup>57</sup> et dans une lettre pathétique à Louis-Philippe, ne se réalisa pas : l'ordre fut rétabli dans la péninsule et les Français se contentèrent d'établir une garnison à Ancône.

Face aux bouleversements politiques d'Italie, Sismondi n'avait pas caché sa préférence pour des formes modérées et constitutionnelles du changement, garantissant le rôle prépondérant de l'aristocratie. Ainsi, tout en apportant son soutien à Santorre di Santarosa après que celui-ci eut déposé les armes à Naples en 1820, Sismondi l'enjoignait de renoncer à la perspective révolutionnaire<sup>58</sup>.

Sa correspondance avec Mazzini reflétait les mêmes préoccupations. Sismondi avait, dans un premier temps, accepté d'écrire dans la *Giovine Italia*<sup>59</sup>, mais de nombreuses divergences apparurent entre les deux hommes : l'historien refusa de collaborer à un organe politique hostile au

55 Et réunis dans l'édition citée d'U. Marcelli.

56 Titre français de *Dei progetti dell'Austria sull'Italia*, in *Opuscoli*, op. cit., p.61.

57 Article publié dans la *Revue encyclopédique*, t. XXLVII, 1830, p. 525. Le brouillon de la lettre à Louis-Philippe, datée du 16 mars 1831 est conservée aux archives sismondiennes de Pescia ; S. Stelling-Michaud la mentionne dans son article *Sismondi face aux réalités de son temps*, op. cit., p.165.

58 Cf la lettre de Sismondi à Santarosa citée par M. Maggiori dans son article *Sismondi e il Risorgimento*, in *Rivista di storiografia moderna*, 1989, n°1-3, p.43.

59 Cf la lettre de Sismondi à Mazzini, datée du 21 octobre 1832 : « Si par mon nom, si par mon exemple je puis être utile à cette Italie que j'aime comme une patrie, que je ne cesserai de servir de toutes mes forces et pour laquelle je ne cesserai d'espérer, je vous promets ma coopération », in *Epistolario*, op. cit., t. 111, p.160.

gouvernement qui l'accueille et qui blesserait le sentiment religieux<sup>60</sup>. Sa condamnation de la tentative d'invasion de la Savoie en février 1834 par Mazzini mit définitivement fin à leur projet<sup>61</sup>. De même, il avait conseillé aux patriotes italiens réfugiés en Suisse de renoncer à l'expédient révolutionnaire et de « contrefaire les morts, de s'effacer en attendant un temps meilleur »<sup>62</sup> : opinion qui sembla fort mal venue de la part de celui qui demeurait malgré tout un membre de l'aristocratie genevoise. Les épreuves et le poids des ans avaient peu à peu transformé l'enthousiasme contenu dans les *Républiques Italiennes* en l'attente d'une sorte de palingénésie de la liberté. Mais Sismondi n'avait-il pas affirmé à Mme de Staël : « Tant que je vivrai, je combattrai parce que j'espérerai »<sup>63</sup> ?

Pour celui qui avait revendiqué son italianité au point de défendre sa seconde patrie, de faire connaître à l'étranger sa culture et de rendre à ce peuple des raisons d'espérer un avenir libre et meilleur, vint le temps de la reconnaissance et de la gratitude. Dès les premiers tomes des *Républiques Italiennes*, dès ses premiers articles, notamment concernant la *Corinne* de son amie<sup>64</sup>, il s'était défini comme Italien, parfois d'une façon batailleuse. Reconnu comme tel par les membres du cercle de Coppet, à commencer par Constant qui fit un vibrant éloge de son oeuvre historique<sup>65</sup>, il l'était aussi par les lettrés italiens : le crédit moral et intellectuel dont il bénéficia auprès des libéraux fut immense.

Ses amis et collaborateurs du *Conciliatore* n'eurent de cesse de rendre hommage au « chef d'oeuvre et plus que chef d'oeuvre »<sup>66</sup> du « divino

60 Idem.

61 Dans sa lettre à Bianca Milesi Mojon datée du 9 février, Sismondi déclarait : « Ce Mazzini (...) a sans doute bien de l'esprit, bien de l'âme, mais je voudrais encore moins de son gouvernement que des plus mauvais qui existent. Ses principes absolus sont tous faux à mes yeux ; le but qu'il se propose est contraire à toute liberté et ses moyens sont tour à tour imprudents et coupables », in *Epistolario*, t 111, p.220-221.

62 Dans ses *Conseils d'un ami aux patriotes réfugiés*, Paris, 1834, in Marcelli (U.), op. cit., p.229.

63 Dans sa lettre à Mme de Staël du 28 septembre 1816, in *Epistolario* t 11, p.346.

64 Cf note 34.

65 Dans l'article de la *Minerve* déjà cité. Mme de Staël évoqua également les origines pisanes de l'historien dans l'article qu'elle donna en 1807 sur les premiers tomes des *Républiques Italiennes* : « L'écrivain né dans une république et descendant d'une des plus illustres familles toscanes... » (in Balayé (S.), op. cit., p.37). S. Balayé indique en outre l'existence d'une lettre de Mme de Staël à Suard (15 mai 1807) lui demandant de publier un article écrit « par un ami italien vivant à Genève depuis des années » (idem., p.40, note 17).

66 Expression de De Brême dans sa lettre à Sismondi du 18 avril 1818, op. cit. *L'Histoire des Républiques Italiennes* fut traduite en italien chez Ticozzi (1810-1817) ; une autre édition anonyme date de 1817. Nous renvoyons au compte-rendu du *Conciliatore* n°73 et à l'ouvrage de C. Pellegrini, *Il Sismondi e la letteratura...*, op. cit., pp. 124-127 pour la fortune critique des *Républiques Italiennes*.

Sismondi »<sup>67</sup> qui, en définitive, leur avait restitué leur passé national. A la suite de l'hagiographie risorgimentale, la mémoire française consacra elle aussi la « naturalisation idéale » de cet « Italien hors d'Italie ». Il est ainsi conté dans la *Biographie universelle* comment un de ses ancêtres avait été anobli par Otton le Roux, et comment, « patriciens et gibelins, les Sismondi quittèrent Pise à la chute de son indépendance et allèrent s'établir en Dauphiné... »<sup>68</sup>. De la légende à la réalité.

Peut-on pour autant parler d'une italianité spécifiquement sismondienne ? Bien que reconnu, grâce à son engagement intellectuel et à l'appropriation quelque peu audacieuse d'un illustre patronyme pisan, comme un véritable Italien, avait-il fait sienne cette « italianité idéale » dont *Corinne* avait dessiné les contours et que Stendhal peindra avec bonheur ? Historien, attaché, dans la plus pure tradition des « honnêtes gens » de Genève, à l'étude des moeurs, de la politique et de l'économie, Sismondi n'était pas de ceux qui s'abandonnent aux confessions masquées de la fiction. Si italianité il y a, elle est à chercher, non dans de très rares confidences, mais dans les portraits de l'Italien du Moyen Age et dans les descriptions du génie national. Cet être sensible et maladroit, mais profondément intelligent et érudit, ne cachait pas sa fascination pour la *virtù*, la puissante liberté et le courage des républicains du Moyen Age<sup>69</sup>. Symbole de l'individualité qui plaira tant à Stendhal, symbole de vertu et de force, ce modèle trouvait son expression la plus parfaite chez Alfieri : la pérennité d'un certain caractère italien était ainsi confirmée. Mais ce n'est pourtant pas sur son éloge que s'achèvera la *Littérature du Midi de l'Europe*, oeuvre inégale et parfois confuse, où se font jour certaines facettes de Sismondi, lecteur dilettante, oubliant volontiers sa réserve morale ou ses objectifs didactiques.

Il achève en effet son tour d'horizon de la littérature italienne par un hommage aux improvisateurs, preuves de l'enthousiasme, du talent et de l'inspiration toujours vivants de ce peuple, mais également symboles de la

67 Aux yeux de G. Berchet, Sismondi devait même « come illustratore dei fasti dell'Italia, viv (ere) sempre nella piena riconoscenza dei veri Italiani ». in Pellegrini, op. cit., p.126.

68 In *Biographie ancienne et moderne*, supplément tome 82, 1849, pp.282-283.

69 L'admiration de Sismondi pour la vertu et le courage des « martyrs » de la liberté médiévale que furent Arnaud de Brescia ou Cola di Rienzo, mais aussi pour l'individualisme de ces républicains est vive dans son oeuvre historique. La croyance en un homme providentiel, symbole de la pérennité du caractère italien, alors représenté par Alfieri, est particulièrement présente dans sa réflexion. Nous renvoyons à l'ouvrage de M. Crouzet, *Stendhal et l'italianité, essai de mythologie littéraire*, Librairie José Corti, Paris, 1982 pour l'étude d'une communauté de vues Sismondi-Stendhal concernant l'individualisme républicain.

musique du langage et du coloris des tableaux<sup>70</sup>. Derrière la confiance dans le génie national se dissimulait l'admiration de l'auteur pour l'opéra et pour Métastase, « poète du coeur et des femmes », dont « la délicatesse, la mollesse enchantée captivent aussi sûrement que l'art de mettre sous les yeux les événements et les passions de la vie humaine »<sup>71</sup>. Métastase, auquel il consacra l'un des chapitres les plus importants de son oeuvre critique<sup>72</sup>, représentait bien cette forme de féminité et de jouissance immédiate des sens qu'offrait l'Italie, à certains égards encore havre de paix d'« avant la Révolution », à l'image de la retraite pesciatine des origines retrouvées. L'italianité de Sismondi, c'était peut-être, à côté de l'auguste figure du républicain du Moyen Age, cette présence aimable et voluptueuse d'une sensibilité féminine voilée par l'austérité des principes. C'était enfin, pour ce Genevois soucieux du « plus grand bien pour le plus grand nombre », l'identification d'un paradigme du bonheur, simple et vertueux comme celui du paysan toscan : l'Italie sismondienne était peut-être l'objet d'un vaste propos sur le bonheur.

Sabine LESELLIER

---

70 Sismondi, *De la littérature du Midi de l'Europe*, op. cit., t 11, p.436.

71 Idem., p.344.

72 Avec l'Arioste. Un rapide calcul en donnera une idée : Sismondi consacre une quarantaine de pages à Dante, contre près de cent à Métastase.